

LA LONGUE ROUTE

Des femmes marchant vers un puits ou un point d'eau éloigné. L'image est bien connue. Mais que disent, que pensent, que chantent les femmes sur ce trajet quotidien, parfois long? Juliana Mihalique, au Mozambique, nous le raconte.



© Flurns Rofhenberger

Juliana Mihalique, avec des jeunes filles de son village, sur la route en terre battue qui mène au point d'eau.

Par Hanspeter Bundi

Il avait plu pendant la nuit avant que nous accompagnions Juliana Mihalique jusqu'au point d'eau au bord de la rivière Nivu, et le sol sous le baobab derrière sa maison était jonché de lombrics. Devant la maison en briques de terre, où cette femme de 35 ans vit avec son mari et leurs six enfants, des bottes de paille de palmier destinées au toit défectueux étaient déposées.

Nous sommes partis à neuf heures, en même temps que quelques jeunes filles portant chacune un grand bidon ou un seau. Toutes bavardaient et riaient. On aurait pu penser qu'elles se promenaient, mais elles avançaient rapidement. Arrivées au champ, les filles ont couru vers les manguiers et

nous ont rapporté des fruits tombés durant la nuit. Les mangues étaient petites, de couleur jaune clair, d'un goût acidulé agréable. Il était dix heures lorsque nous sommes arrivés au point d'eau, et nous étions de retour à onze heures et demie. Juliana et moi nous sommes assis derrière la maison et elle m'a parlé de sa vie au village, de l'eau et de ses rêves.



«L'eau douce est plus éloignée que l'eau saumâtre. Lorsque mes jambes vont bien, je choisis le chemin le plus long et marche une heure pour aller au Rio Nivu et une heure pour revenir. Mais lorsque mes jambes me font mal, je vais au point d'eau de Nicubure qui n'est qu'à mi-chemin. Dans ce cas, nous devons boire de l'eau saumâtre pendant un jour.

Plus de 200 familles vivent dans notre village et toutes vont chercher l'eau à l'un de ces deux endroits. En chemin, je rencontre d'autres femmes. Nous parlons de la chaleur qu'il fait, de la distance à parcourir. Et de nos maris. L'une d'elles raconte qu'elle n'a pas pu préparer à manger la veille:

«Le mien reste toujours couché à l'ombre.»

«Le mien rapporte du bois chaque jour lorsqu'il revient de la plantation.»

«Le mien m'a battue.»

«Le mien a vendu du charbon de bois et fait des cadeaux à une autre femme.»

«Le mien est gentil avec moi, il m'a acheté une casserole et deux assiettes.»

«Ah, si j'avais un tel homme, je serais heureuse.»

«Le mien est déjà allé chercher l'eau.»

Il arrive effectivement que les hommes aillent chercher l'eau. Cela vient probablement du fait que l'on n'arrête pas de répéter que l'homme et la femme sont égaux, par exemple lors des assemblées, des élections du comité de développement ou lorsqu'une travailleuse sociale vient nous parler du sida.

On ne cesse de répéter que les femmes ont les mêmes droits que les hommes. Mais lorsque mon mari et moi revenons de la plantation après une journée de travail, c'est moi qui porte le bois et lui ne porte que la pioche. Et lorsque nous sommes à la maison, il se repose sur la chaise longue. Et moi? Je prépare les légumes, je fais le feu, je cuisine.

Lorsque je suis seule sur le chemin qui mène au point d'eau, je chante. Une chanson ironique par exemple:

*«Si tu n'ès pas un imbécile,
si tu n'ès pas idiot,
alors tu devrais savoir,
qui se glisse auprès de ta femme,
lorsque tu lui tournes le dos.»*

Ou je chante une chanson triste.

*«Ma mère est morte, et je suis encore là.
Mon père est mort, et je suis encore là.»
... Mon fils ... mon oncle ... mon mari.
«Je ne peux pas les accompagner là où ils sont.
Je reste donc ici, et je chante pour me
réjouir d'être en vie.»*

Le point d'eau de Nivu, où l'eau est douce, appartient à une vieille femme. Un jour, elle a creusé le trou et elle recommence à chaque fois que les gens ou la pluie l'ont rempli de trop de sable. La vieille femme veille à la propreté du point d'eau, elle enlève les feuilles et l'herbe et bougonne que tout est trop sale ici. Elle dit: «C'est un vieux et très bon point d'eau», ou encore: «C'est une eau bonne et sûre. Mais vous la salissez.» Alors que l'on n'y trouve que les feuilles provenant du manguier au-dessus et un fruit pourri de temps à autre. Il n'y a pas plus de déchets. Ses remontrances font partie du décor. Cela ne nous dérange pas. Après tout, elle nous laisse puiser son eau gratuitement.



«En chemin, je rencontre d'autres femmes. Nous parlons de la chaleur qu'il fait, de la distance à parcourir. Et de nos maris»

Juliana Mihaliq



Une seule personne à la fois peut descendre au point d'eau que le sable rend trouble.

Le trou est juste assez grand pour permettre à une seule femme d'y descendre et d'y puiser l'eau. En attendant, nous lavons nos habits. Lorsque c'est mon tour, je descends prudemment pour ne pas salir le point d'eau. Je puiser l'eau en surface avec unealebasse, car personne n'aime que les haricots ou la bouillie de manioc soient pleins de sable. Nous ne savons pas si l'eau est vraiment propre. Un animal mort se trouve peut-être plus haut dans la rivière. Qui peut le savoir?

Le plus dur, c'est de remonter le seau ou le bidon hors du trou, une opération pendant laquelle on renverse toujours un peu d'eau. C'est pourquoi je descends encore une ou deux fois remplir maalebasse. Le seau doit être rempli à ras bord.

Les jeunes filles ne peuvent pas faire seules ce travail, alors nous les aidons. Aussi à poser ensuite leur bidon sur la tête. Pour faire le trajet de retour, elles doivent se débrouiller.

Parfois, je rêve à ce qui changerait si l'on me payait mes services de sage-femme. Ou si je ne devais plus aller si loin pour l'eau. Je pourrais alors préparer régulièrement à manger pour mes enfants. Je pourrais les envoyer propres à l'école, et si l'un d'entre eux tombait malade, je pourrais l'accompagner à l'hôpital. Ou je pourrais avoir une petite échoppe. Je pourrais aider davantage aux champs et nous pourrions vendre plus de maïs, de haricots ou de cacahouètes. Nous pourrions faire quelque chose pour l'avenir de nos enfants.

Ce sont toutes ces pensées qui me passent par la tête lorsque je marche.

Au village, certains ont creusé leur propre puits. À la pioche et à la pelle, toujours plus profondément, jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau. Mais en période de sécheresse, tous ces trous sont vides. Des gens de Chiure viennent souvent nous promettre une fontaine, mais nous n'en avons toujours pas. ➤➤

L'année de notre visite, un puits équipé d'une pompe manuelle a été creusé à Ujamaa avec le soutien d'Helvetas.

Traduit de l'allemand par Stephanie Zutter